



## LES VALEURS DANS LE NOUVEAU CONTEXTE DU DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

*Le 8 février 1994, le CRDI organisait un Forum du développement autour du thème « Quel est le rôle des valeurs dans le développement durable? ». Le président du CRDI, Keith Bezanson, ouvrait le séminaire en situant les valeurs dans le nouveau contexte du développement international. Voici le texte de son allocution :*

Monsieur le président. Vous avez fait allusion, dans votre mot d'ouverture, à la réticence que l'on constate de nos jours à parler des valeurs. Je suis d'accord avec vous. C'est pourtant le sujet que nous abordons. Je préciserai donc d'emblée que la conversation d'aujourd'hui n'aurait pas pu avoir lieu il y a cinq ou trois ans. Moi-même, je n'aurai pas parlé de la même manière il y a à peine trois ans.

Pourquoi un tel changement? Pourquoi sommes-nous aujourd'hui plus disposés à parler des valeurs dans le développement durable? À mon avis, cette attitude s'explique par un malaise de plus en plus diffus dans les pays riches, c.-à-d. le sentiment que rien ne va et que nous n'avons plus de réponse appropriée à nos problèmes. Reconnaisant que le modèle sur lequel se fonde notre bien-être n'est pas viable, nous sommes atteints au vif et notre confiance est ébranlée. Cette constatation est grave. Depuis près de 200 ans, la civilisation de l'Occident repose sur la foi dans la toute-puissance de la science et de la technique considérée comme une panacée sociale et la voie qui mène aux avenir radieux.

Voilà qui explique pourquoi parler de valeurs n'est plus un anachronisme. Nous sommes en présence d'un bouleversement qui ébranle jusqu'aux fondations la confiance de l'Occident en l'inéluctabilité du « progrès » scientifique.

Mais quel est le lien avec le développement durable? Dans les meilleures années d'après-guerre, la philosophie et les instruments du développement international se sont appuyés sur la conception du progrès scientifique et technologique véhiculée par le monde occidental. Le modèle du développement - ou laissez-moi utiliser le terme un peu barbare de « paradigme » - donc, le paradigme du développement s'est constitué autour d'une vision essentiellement technocratique du monde. Il n'est donc pas surprenant que l'on ait assimilé le « développement » à un dosage savant de capitaux, ressources naturelles, technologie et savoir-faire. Le postulat sous-jacent à la notion de développement est analogue aux prémisses sous-jacentes à la notion de progrès, à savoir que les ressources de la Terre et que l'ingéniosité de l'homme ne souffrent aucune limite et que la capacité de la planète à subir des injures est, elle aussi, infinie.

ARCHIV  
BEZANS  
no. 11F

Selon cette conception, tous les pays se situaient le long d'un même continuum allant du pauvre au riche, uniquement séparés par les exigences technocratiques de la course à la richesse ou, si l'on veut, par la nécessité d'un rattrapage. Voilà qui a caractérisé, pour l'essentiel, notre vision du développement pendant près d'un demi-siècle. De ce fait, nous avons cru que le développement est une réalité que l'on transmet et nous l'avons identifié à une série d'actions et d'interventions en faveur d'autrui.

Cela ne signifie pas que les efforts déployés en faveur du développement pendant un demi-siècle ont été inspirés par une absence de sens moral. Au contraire, cet effort était mû par une détermination morale qui aspirait à la justice et qui croyait pouvoir la réaliser à l'échelle planétaire par le truchement de la coopération entre les peuples. Cela dit, il faut préciser qu'il y avait dans les actions entreprises en faveur du développement toute une échelle de valeurs qui demeuraient implicites et qui ne parvenaient que rarement à devenir explicites. Ces valeurs s'appuyaient (et s'appuient toujours) sur une démarche rationnelle, laïque, scientifique et quantitative. Par extension, elles ne sont pas tellement éloignées des comportements qui plongent nos sociétés dans l'individualisme, le matérialisme et la consommation.

La question des valeurs n'a jamais été au centre des débats sur le développement. Comment le contraire pourrait-il être vrai? La croyance dominante de l'Occident dans un progrès inéluctable fondé sur les percées des sciences et des techniques suffisait à « sanctifier » l'effort en faveur du développement. Or, les religions mettent davantage l'accent sur le culte du dieu qu'elles servent plutôt que sur leur existence. Il n'est d'ailleurs pas exact de dire que la littérature des vingt ou trente dernières années sur le développement ne fait pas référence à des facteurs culturels et à des systèmes de valeurs. Mais ceux-ci apparaissent comme des éléments marginaux dont il faut tenir compte seulement pour que les modèles de développement prônés deviennent applicables. On peut dire la même chose de l'économie qui ne perçoit l'environnement que comme un facteur secondaire ou accidentel.

Vers la fin de l'année dernière, j'ai eu le privilège et le plaisir de participer dans la capitale américaine à une réunion à laquelle Jacques-Yves Cousteau a pris la parole. Chacun connaît sa stature de savant. Mais il est, aujourd'hui, un vieillard d'apparence frêle. Cette fois, il s'adressait à un public composé de banquiers, de scientifiques, d'économistes et de spécialistes du développement. Bien que s'exprimant d'une voix à peine audible, signe de son grand âge, son message était retentissant. De sa perspective d'homme de science, il semblait réfléchir à voix haute sur ce que la vie lui avait appris et sur l'avenir. Il conclut son intervention en disant avoir, par-dessus tout, tiré un enseignement de sa propre expérience : ou bien nous sommes prêts à remplacer le paradigme qui, dans les derniers cinquante ans,

a guidé la société occidentale et la plus grande partie du monde ou bien nous courons à notre perte. Selon Cousteau, le nouveau paradigme devrait se fonder sur le redécouverte des valeurs, notamment de compréhension, de compassion et d'amour.

Ces mots, prononcés devant un public de banquiers, de scientifiques, de spécialistes des sciences sociales et d'experts du développement, suscitaient dans la salle une nervosité perceptible. Des regards gênés s'échangeaient et les gens remuaient sur leurs chaises. Celui-ci n'est pas le langage ni le cadre conceptuel auquel nous sommes accoutumés dans les cercles qui réunissent les experts des politiques économiques et sociales; ce n'est pas non plus le langage des professionnels du développement.

Les mots compassion, compréhension et amour appartiennent au registre des valeurs et, tout comme ils suscitaient la gêne pendant que Jacques-Yves Cousteau les prononçait, ils créaient chez la plupart une dissonance. J'avoue avoir éprouvé le même embarras car je ne sais pas comment faire cadrer ces mots avec ma vie professionnelle et l'exercice de mes tâches quotidiennes. Ces mots dérangent assurément et ne font pas partie du paradigme dominant; ils entrent si peu dans l'éducation et la formation que nous avons reçu et n'ont aucune place dans les systèmes de stimulants de nos institutions nationales et multilatérales. Ce sont des mots que l'on peut si facilement qualifier de « mous », « non scientifiques », « imprécis » ou « émotionnels ». Il n'est donc pas surprenant que leur emploi dans des cercles professionnels détonne.

Comme je l'ai déjà dit, je ne sais pas trop comment me comporter à l'égard de mots comme ceux-là, même sur un plan personnel. Je travaille depuis trente ans dans le domaine du développement international et je dirige le CRDI, un organisme scientifique dont la mission est d'appliquer la recherche à des fins de développement. Si l'on me demande, comme le faisait ce matin un journaliste de la SRC, ce que j'ai appris sur le développement et ce qu'il y a lieu de changer à l'avenir, oserai-je prononcer les mots compréhension, compassion et amour? Qui me prendrait au sérieux? Après tout, le CRDI est une institution de haut savoir et la recherche exige de la rigueur, qui est la matière dont la science est faite. Parler de compréhension, de compassion et d'amour ne veut-il pas dire passer du domaine de la science à celui de la philosophie, pour ne pas dire de l'illumination? Lorsque la pensée sociale et économique et les concepts du développement adoptent le langage de Cousteau, ils évoquent plus la religion que la laïcité, plus l'intuition que la rationalité, plus l'ordre qualitatif que l'ordre quantitatif et plus l'existential que le scientifique. Ce saut de langage ne peut que susciter le malaise au sein d'organismes scientifiques et professionnels.

Dissonance mise à part, nous devons bien admettre que notre foi dans le progrès a été sérieusement ébranlée. Nous savons que les percées de la communication et de la technologie de l'information véhiculent dans le monde entier une culture populaire calquée sur les habitudes de consommation et les modes de l'Occident. Parallèlement, nous percevons les signes d'une détérioration accrue des solidarités communautaires et de la perte des points de repère traditionnels d'ordre spirituel et idéologique. Et nous constatons également un durcissement de cette tendance par la montée des fondamentalismes, la prolifération des sectes et la naissance de mouvements de toutes sortes qui opposent une résistance aux avancées de la technologie. On s'interroge enfin de plus en plus sur la pertinence d'un développement qui perpétuerait les formes dans lesquelles il s'est matérialisé dans les 50 dernières années.

Je suis amené à penser que la science dans laquelle j'ai été formé, la science du positivisme et du réductionnisme, se retourne vers moi, vers nous tous, et nous dit : tout se réduit à trois mesures d'eau et une pincée de minéraux. Car c'est bien de cette chimie là que nous sommes pétris. La nature de l'être se comprend mieux lorsqu'on le réduit à ses éléments constitutifs. Les avantages et les progrès que la science nous a donnés, notre réductionnisme, sont inestimables. Les progrès de la médecine, la percée de l'ADN, la révolution verte et les promesses des biotechnologies sont en grande partie redevables de notre science réductionniste. Ces avantages doivent être préservés et de nouveaux investissements sont nécessaires pour aller de l'avant.

Par son discours, Cousteau était justement en train de nous dire combien cette vision est imparfaite. Si elle n'intègre pas explicitement les valeurs et si elle n'est pas guidée par elles, nous faisons fausse route. Inutile de s'esquiver en disant que les valeurs sont à la quête intellectuelle ce que le réductionnisme est à la science ou en admettant que ces réalités sont parallèles et complémentaires. La vérité est qu'elles sont indissociables. L'adage chinois dit : « Si nous ne changeons pas de direction, nous arriverons là où nous sommes en train d'aller ». Loin de s'opposer au développement, l'intégration des valeurs à notre manière de penser devrait nous amener à en redéfinir les contours et à mieux nous armer pour les défis qu'il pose.

Récemment, John Evans, rappelait l'importance du capital social. En mentionnant une étude de Robert Putnam sur le développement économique et la qualité des organisations sociales et communautaires en Italie, il déclarait :

« Un regard sur l'histoire d'Italie révèle que les collectivités ne sont pas devenues civiles parce qu'elles étaient riches, mais qu'elles se sont enrichies

parce qu'elles étaient civiles... Le capital social que forment des réseaux d'engagements civils semble être une condition préalable du développement économique et d'un gouvernement efficace. Une société qui s'appuie sur des liens solidaires et d'aide mutuelle est plus efficace qu'une société compétitive fondée sur la méfiance. Le réseau aide à dépasser l'anonymat, à valoriser l'apport des autres et à bâtir des liens de confiance par la communication et les échanges. La collaboration réussie dans une activité est génératrice de capital social et crée la confiance nécessaire pour en entreprendre d'autres. Le capital social est le résultat de l'investissement personnel en temps et énergie; il n'épuise pas les finances publiques. »

Le discours conventionnel de l'Occident sur le développement s'est en grande partie ancré dans la technocratie, ce qui incite à ignorer ou à écarter la dimension culturelle, morale et bien sûr spirituelle du bien-être humain. Nous avons écarté cette dimension parce qu'elle semblait sans rapport avec le développement ou qu'elle était si irrémédiablement subjective qu'elle ne pouvait s'intégrer à notre modèle universel, à ce continuum sur lequel tous les pays et les peuples du monde étaient placés. Sans doute, des progrès considérables ont découlé de l'application du modèle technocratique et « scientifique » dominant de la société occidentale. Mais on reconnaît enfin une réalité qui, sans être neuve, nous avons tendance à ignorer : dans une vaste proportion, les attitudes, les comportements et la notion même de changement - sur le plan aussi bien individuel que sociétal - ne sont pas dictés, du moins non exclusivement, par des intérêts économiques ou politiques dépassant les besoins de la survie et de la sécurité. La plupart des peuples et des cultures sont situés au bas de la hiérarchie de Maslow. Ils sont motivés par des convictions profondes d'ordre moral et spirituel qui rendent compte de la réalité sous-jacente. C'est cette réalité que les mythes et les rites reflètent. C'est elle qui inspire les valeurs qui guideront la détermination de changer ou de ne pas changer de cap. À un plan donné, il n'est pas difficile d'admettre les faits; à un autre, il est source de malaise car il diffère tellement des voies de la science, de ce qui meut nos institutions et les systèmes de stimulants qui nous sont propres, et de la manière dont nous avons approché le développement un demi-siècle durant.

Cela veut dire que si nous voulons avoir une conversation sérieuse sur les valeurs et établir un lien entre ce qui va être dit et la notion de développement ou de développement durable, nous devons être prêts à nous engager en terrain non familier où nous trouverons face à face avec des concepts comme compréhension, compassion et amour.

En outre, tout débat sur le thème « valeurs et développement » devrait prendre en compte un aspect que je n'ai pas encore mentionné. Au cours des cinquante dernières années, deux

tentatives ont été faites pour amener le monde à s'inspirer de valeurs universelles. La première est, bien sûr, la *Déclaration universelle des droits de l'homme* dont, il faut rappeler, qu'elle n'a été adoptée qu'en 1948. À ce jour, nous sommes encore en voie d'apprendre à harmoniser nos lois avec les exigences de cette Déclaration et nous n'avons pas encore pleinement mesuré ses implications et ses applications. La deuxième charte universelle, ou *Déclaration de Rio*, se différencie en ce qu'elle ne pénètre pas dans un pays inexploré mais qu'elle opère plutôt un retour aux valeurs du passé. Nous nous trouvons devant l'aspiration de définir une valeur universelle par rapport au lien qui doit unir l'humanité et le monde naturel. Les actions visant à codifier et à donner un contenu à cette déclaration ont à peine commencé.

Pour conclure, l'interprétation des valeurs dans les contextes sociaux, économiques, politiques et institutionnels de l'activité humaine, ainsi que leur codification et application, est d'une grande actualité. L'adaptation intellectuelle qui est demandée à nos sociétés industrialisées ne sera pas aisée car elle comporte une transformation de notre système de croyances et de nos échelles de valeurs axées sur la technocratie. Elle exigera une synergie sans précédent de collectivités et d'institutions qui ont décrit des orbites différentes autour d'un même monde. Le succès ne peut être escompté mais nous ne devons non plus sous-estimer l'extrême importance de l'enjeu : le concept post-moderne et à première vue insaisissable de « développement durable », quelle qu'en soit la définition qu'en donnent les différents acteurs, dépend d'un tel succès.